

« Il nous a fallu que Dieu s'incarne et meurt pour que nous puissions revivre<sup>254</sup>. » « Rien ne peut égaler le miracle de mon salut : quelques gouttes de sang reconstituent l'univers entier<sup>255</sup>. »

Cette victoire sur la mort se manifeste avant tout dans la Résurrection du Seigneur : « En ce jour le Christ a été rappelé d'entre les morts auxquels Il s'est joint. En ce jour Il a rompu le dard de la mort, Il a brisé les portes lugubres du triste enfer, en libérant les âmes. En ce jour, surgissant du tombeau, Il est apparu aux hommes pour lesquels Il naquit, mourut et ressuscita des morts<sup>256</sup>. »

Le Christ a assumé notre nature, Il s'est soumis volontairement à toutes les conséquences du péché, Il prit sur Lui la responsabilité pour notre faute, tout en restant étranger au péché, pour résoudre la tragédie de la liberté humaine, pour surmonter le déchirement entre Dieu et les hommes en l'introduisant au sein de sa personne où il n'y a de place pour aucun déchirement, pour aucun conflit intérieur. Selon saint Maxime, le Christ guérit tout ce qui est propre aux hommes et, avant tout, la volonté qui a été la source du péché. Dans sa *κένωσις* ineffable, le Dieu-Homme s'intègre à la réalité corruptible en l'épuisant, en l'évacuant du dedans par sa volonté incorruptible. Cette intégration volontaire aux conditions de l'humanité déchue doit aboutir à la mort sur la croix, à la descente aux enfers. Ainsi, toute la réalité de la nature déchue – la mort y comprise – toutes les conditions existentielles qui étaient le résultat du péché et, comme telles, avaient le caractère de peine, de châtement, de malédiction, ont été transformées par la Croix du Christ en conditions du salut. « Le lieu du supplice devint paradis. » La croix, qui devait signifier la dernière déchéance, devint un fondement inébranlable de l'univers : « la Croix vivifiante, puissance des rois, fermeté des justes, magnificence des prêtres » (cantique de l'Exaltation de la Croix).

Selon saint Maxime, l'œuvre du salut comprend trois degrés que le Christ rétablit successivement dans la nature : l'être, l'être selon le bien (*εὖ εἶναι*), l'être éternel (*αἰὲ εἶναι*). Le premier est atteint par l'incarnation, le deuxième par l'incorruptibilité du vouloir dans la vie terrestre qui aboutit à la Croix, le troisième par l'incorruptibilité de la nature se révélant dans la Résurrection<sup>257</sup>. Revenons de nouveau au passage de saint Maxime, où il dit : « Celui qui pénètre plus loin que la Croix et le Tombeau et se trouve initié au mystère de la Résurrection apprend la fin pour laquelle Dieu a créé toutes choses<sup>258</sup>. »

Les Pères des « siècles christologiques », tout en formulant le dogme sur le Christ Dieu-Homme, n'ont jamais perdu de vue la question de *notre* union avec Dieu. Les arguments habituels qu'ils invoquent contre les doctrines hétérodoxes se rapportent surtout à la plénitude de notre union, de notre déification, qui devient impossible si l'on sépare les deux natures du Christ, comme Nestorius, si l'on n'admet en Lui que la seule nature divine, comme les monophysites, si l'on retranche une partie de sa nature humaine, comme Apollinaire, si l'on ne veut voir en Lui qu'une seule volonté et opération divine, comme les monothélites. « Ce qui n'est pas assumé, ne peut être déifié » – voici l'argument pratrastique qui revient sans cesse<sup>259</sup>.

Ce qui est déifié dans le Christ, c'est sa nature humaine dans sa plénitude assumée par la personne divine. Ce qui doit être déifié en nous, c'est notre nature entière, appartenant à notre personne qui doit entrer en union avec Dieu, devenir une personne créée à deux natures : nature humaine déifiée et nature ou, plutôt, énergie divine déifiante.

L'œuvre accomplie par le Christ se rapporte à notre nature qui n'est plus séparée de Dieu par la faute. C'est une nouvelle nature, une créature rénovée qui apparaît dans le monde, un nouveau corps, pur de toute atteinte du péché, libre de toute nécessité extérieure, séparé de notre iniquité, de toute volonté étrangère par le sang précieux du Christ. C'est l'Église, milieu pur et incorruptible où l'on atteint l'union avec Dieu ; c'est aussi notre nature, en tant qu'incorporée à l'Église, en tant qu'une partie du corps du Christ auquel on s'intègre par le baptême.